



AUX ÉDITIONS CLÉMENTINE

*Les aventures de Lazlo Valach*

Une belle dans la tête

DU MÊME AUTEUR

Les misères d'un enfant gâteux, *aux Éditions Albin-Michel*

Le droitier contrarié, *aux Éditions Neptune*

*Collection Soleil Noir*



SERGE BARBARY

# **Une belle dans la tête**

POLAR CORSE

Éditions  
**Clémentine**



Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ne saurait être que fortuite.



## I

Il est dix heures d'un soir du début de l'été à la pendule de la guérite quand Lazlo Valach sort de la maison d'arrêt de Fresnes. Il vient d'y purger les trois dernières années d'une peine de quinze ans. Lazlo a 47 ans, il quitte l'univers carcéral avec des cheveux gris dans sa tignasse sombre, et une angoisse carabinée de ce retour à la condition d'homme libre.

« Ici Mieux qu'en Face ». L'enseigne du célèbre café-tabac brille dans la nuit. Lazlo sourit et se dirige vers l'établissement. Le comptoir, le guichet du débit de tabac sont vides de clients, dans le fond, la brasserie adjointe, une dizaine de convives sont attablés, sans signe particulier. La lumière est agréable, il y a du bois rouge sur les murs, depuis la terrasse vient un air doux et parfumé, il y a le son d'une voix d'homme bien timbrée, le rire d'une femme, un klaxon dans le lointain. Lazlo s'avance vers la bonne femme des cigarettes, il demande un paquet de Camel filtre. Il y avait 27 ans le jeune Valach avait failli

être champion de France de boxe amateur dans la catégorie des Légers. Vincent Carnio avait conservé son titre de justesse par une victoire aux points assez contestable, et l'on avait proposé à Lazlo de passer professionnel. Pourtant, cet authentique ex-pugiliste, espoir déçu du noble art, n'avait jamais eu le physique de l'emploi. Les quinze piges de placard ont blanchi ses cheveux, mis du poids peut-être dans sa cervelle, pas dans ses talons et le personnage mince, vif et souple, avec ses yeux bleus profonds et enfantins, à présent plantés dans ceux de la buraliste, tient davantage du danseur classique que d'un disciple de l'affreux Queensburry. La femme lui sourit, elle se demande, est-ce l'un de ces artistes qui viennent parfois visiter des détenus ? Elle n'est pas sûre.

Ce n'est pas à la pâleur ni aux vêtements démodés, ce n'est pas à l'inquiétude, à l'incertitude du geste et de la parole, c'est dans les yeux, qu'elle connaît sans l'ombre d'un doute d'où vient ce vieux jeune homme. Trahi par la meilleure partie de lui-même, Lazlo se dévoile.

- Il y a longtemps, ça va faire du bien, murmure-t-il et sort une cibiche du paquet mou.

- Oui. Je vous sers quelque chose, lui demande-t-elle et s'en va derrière le bar.

Elle n'est plus une gamine la patronne, elle en a vu des tas, toutes les espèces de bonshommes croyait-elle avoir accueilli dans son café mieux qu'en face. Pourtant celui-ci ! Ma parole, il me plaît, se dit-elle.

- Oui. Je vais prendre un Coca. Un Coca-Cola sans glaçons ni citron, je vous prie, demande Lazlo qui s'est approché du zinc.

Au lieu de le faire asseoir, avec un soin maternel, à

la petite table en retrait, sur la banquette en skaï qu'elle réserve aux sortants à son avis sympathiques, elle dépose la soucoupe, le verre et la bouteille sur le comptoir où Lazlo s'est accoudé. Celui-là, elle veut l'avoir un peu en face d'elle car, son regard, sa voix, les gestes de ses mains, lui rappellent avoir été une belle jeune femme. Il allume une seconde Camel, remplit son verre, contemple le breuvage, un peu songeur. Elle a cette fois son sentiment habituel, on ne devrait jamais priver un homme trop longtemps.

Elle le saisit mieux maintenant son petit danseur. Sur son visage en pleine lumière, elle voit les marques mal descriptibles et flagrantes du temps passé en prison. Elle voit la modestie, cette drôle de modestie qu'ils ont tous à la sortie, elle voit aussi ce désir affolé, apanage des longues peines, ce désir qui survole, hésite à savoir où se poser, qui voudrait être partout à la fois.

Lazlo regarde la femme le regarder. Il l'aime bien, elle est plus âgée, elle n'est pas mal, désirable encore, pense-t-il avec regrets car il n'osera pas se proposer. Lazlo n'a pas vraiment peur des femmes. Cependant elles l'ont toujours impressionné et il n'ose jamais faire le premier pas, il ne sait pas. En prison, elles lui ont beaucoup manqué, cette fameuse présence féminine, qu'il avait au demeurant fort peu connue à l'extérieur. Pas comme Schlomo, lui grand, beau, et puis malin comme un singe, hardi comme un chacal, pas effrayé du tout par les dames, au contraire, l'authentique Don Juan! Son ami d'enfance, Schlomo Pazner, son copain de la communale à Courbe voie. Il y avait aussi Thomas Levy, Gérard Israël, et puis Élie Cohen à partir de la sixième.

Le « Gang des Loups », s'intitulèrent-ils d'abord. Ayant gagné du galon avec l'expérience, ils furent connus des flics et des chasseurs de faits-divers, sous le nom de « Gang des Porsche », et Lazlo Valach était un sacré bon pilote, comme disait alors Schlomo Pazner, cerveau incontesté de la bande.

Lazlo s'amuse de ses souvenirs qui reviennent en vrac, et la patronne du rade le trouve charmant. Il se redresse, un nuage d'orgueil passe sur son front, pas pour la patronne, mais de se rappeler : des cinq noms des membres du gang des Porsche, les flics en connurent un seul, le sien. Quinze ans de placard afin de se sentir chevaleresque, quinze ans de vie emprisonnée afin d'être droit dans ses pompes, de pouvoir se regarder dans la glace. À l'époque de sa condamnation Lazlo avait trouvé la note douloureuse, il était présentement fier, fier d'avoir été à la hauteur où il plaçait ses amis. Fier d'avoir pu, en dépit de sa colossale faiblesse se montrer brave, et, partant, digne de l'amitié.

En prison, la prudence commande le silence. Pourtant, après douze ans, comme il était juste de retour à Fresnes depuis Clairvaux, il reçut une lettre absurde, d'un soi-disant cousin, pleine de reproches et d'exhortations à s'amender, mais dont la fin disait ceci : « Les trois faucons sont au nid, l'aigle s'est envolé pour le septième ciel, il suffit de prendre les voies de l'haïku et ta vie sera pleine. » Lazlo avait reconnu Schlomo et connu la signification du message : Gégé, thomas et Élie sont en Israël, moi à Los Angeles, le Jap aura ce qu'il faut pour toi. Sacré Schlomo, les censeurs de la taule n'avaient rien remarqué. Lazlo en est certain. Méfiance tout de même,

se chapitre-t-il, des fois qu'il y en ait un légèrement moins con que les autres. Lazlo sourit dans sa barbe, de cette phrase à la Schlomo. Ce Pazner c'est un mauvais ange! Il a une influence épouvantable sur toi! Répétait jadis sa pauvre mère. Ma mère! Surtout ne pas y penser, se recommande Lazlo déjà au bord des larmes. Le Jap! Le Jap avant tout. Sa mère peut-être après, si tout allait bien, ce dont, par superstition, Lazlo doute. Il a quitté l'appui du comptoir pour aller aux toilettes. Cet homme un tantinet enfantin, a une chose pas du tout enfantine: de la classe! Songe Madeleine. C'est juste, Lazlo a de la branche, avec une belle gueule en rab, de ces charmes, il est de surcroît presque tout à fait inconscient.

Chez le Jap il y avait le répondeur. Le maton de Fresnes a raison, ils ont maintenant de ces trucs-là partout, se dit Lazlo. Il raccroche sans laisser de message. Timidité face à la machine, et surtout prudence, prudence et inutilité. Il faut y aller chez le Jap, sans dévier d'un iota. Il est un peu rassuré Lazlo, les choses se présentent plutôt bien, la fameuse chance qui traîne dans le sillage de Schlomo Pazner, m'éclabousse de nouveau, se dit-il encore. Comme pour se convaincre. Car tout de même, il en faudrait de la chance, pour récupérer tout ce pognon quinze ans après, même avec un malin comme Schlomo, soi-dit en passant, assez au-delà du bien et du mal Schlomo Pazner. L'honneur et tutti quanti, ce sont des trucs de nazis, disait-il souvent, la morale c'est l'arme absolue des goys. Lazlo l'entendait encore. Cette façon d'exagérer ses propres défauts et ceux de la terre entière, d'utiliser sans vergogne la tragédie du peuple de sa mère comme une arme de guerre à

son unique profit, d'utiliser l'histoire et la philosophie, déformées allègrement si cela attisait sa verve, fouettait son joli talent de rhéteur. Pazner : 18 sur 20 en philo et en maths au bac de 66. Il avait obtenu les deux coup sur coup. Et hop ! Pazner vous ferez Normale, Pazner vous ferez Polytechnique ! Et le jeune Lazlo d'alors bichait comme si l'autre, son aîné de deux ans, eut été son fils. Les succès scolaires de Schlomo rendaient ceux de Lazlo inutiles, il pouvait se traîner de classe en classe, abreuver sa formidable flemme aux flots de louanges reçues par son ami. Schlomo n'est ni son frère, ni son père, ni son fils ; mais il fut tout cela pour le petit Lazlo de la maternelle le jour où ils se virent pour la première fois. Lazlo l'a choisi d'emblée, il l'a suivi, abandonna l'école en seconde quand l'autre, lassé de ses brèves études, s'oriente vers les combines, la cambriole, les braquages. Toi tu es un chevalier, lui disait alors Schlomo, le fait bien sûr l'arrangeait, il l'admirait aussi car si étranger à sa propre nature. Lazlo avait en effet ceci des chevaliers, il aimait servir, il aimait être le second d'un suzerain par lui-même reconnu. Schlomo avait vite senti la droiture ancrée dans la nature de son ami Lazlo, c'était la seule chose au monde dont il fut jaloux.

Un groupe de clients, des personnes très gaies, arrivent et s'attablent au bord de la terrasse.

Madeleine, la patronne abandonne en soupirant la contemplation de Lazlo et s'en va prendre la commande. Lazlo regarde ses fortes fesses gonfler la jupe comme le vent une voile. En prison, ces dernières années en tout cas, il avait essayé de transférer sa libido dans l'étude, il s'était plongé dans de savantes lectures, comme il avait

pénétré les rares femmes de sa vie, avec une énergique timidité, et un plaisir ineffable. Pendant son incarcération, il fréquentait les livres et la salle de boxe, entraînant ainsi son esprit et son corps, cela l'avait mené à une sorte de mysticisme, une religiosité de moine guerrier d'où l'image de la femme sexuelle était absente. Comme elle l'était de sa réalité de prisonnier. Il s'en avise à présent, à cause de la croupe charnue de la patronne, de ses yeux, de ses bras, de ses lèvres, et de son propre trouble. Elle parle, elle rit, elle s'agite joliment au milieu de ses bruyants clients la Madeleine. Lazlo éprouve avec un sentiment partagé le retour de son désir sexuel.

Le petit homme distingué n'est pas à son aise, il se tortille, il a l'air piteux, sa superbe de tout à l'heure s'est envolée, se dit Madeleine. Elle abandonne ses clients et file vers son mignon juste sorti de prison, s'informer de sa petite santé, savoir s'il a besoin de quelque chose. Il dit d'une drôle de voix, je prendrais bien un café. Il a peur, le pauvre, il tremble, se dit Madeleine. De fait Lazlo tremble. Une tremblote habituelle, qui l'habite depuis l'enfance, plus ou moins forte et récurrente, elle cesse dans l'action, peut-être pour ça qu'il est devenu braqueur, abonné aux assises devant lesquelles il ne tremble plus. Madeleine ignore cela, pourtant elle n'a pas tout à fait tort pour la peur. Comment n'être pas inquiet, sortant du gniouf, avec pour seul point de chute, unique accès à l'avenir, un Japonais absent. Mais Lazlo Valach connaît sa peur et sait la dominer. Madeleine ne le laisse pas payer, il lui sourit de sa façon si naturelle, elle est prête à craquer, il tourne le dos, il est parti. Madeleine est un peu triste, le petit soleil de sa soirée s'en est allé,

c'est sûrement mieux ainsi, conclut-elle avec raison. Vingt ans qu'elle s'interdit les séduisants taulards juste libérés. Je vais pas commencer maintenant, d'abord c'est trop tard, se dit-elle.

Le chauffeur du taxi est un Asiatique. Afin d'éviter d'y voir un signe, dont il faudrait décider de la nature, Lazlo, superstitieux comme un vieux peau-rouge, se dit qu'il doit y avoir à présent beaucoup d'Asiatiques à Pantruche. Pendant la course il compte son argent. Allocations pénitentiaires, aide à la réinsertion. Il y a 2 800 balles en biftons de 200, une toute petite liasse, mes économies de quinze piges, galèje Lazlo in petto. Le chauffeur lui rend la monnaie en petites coupures, la liasse s'arrondit très légèrement. Rien à voir avec les liasses d'antan, songe-t-il et salue son taxi. Il le laisse s'éloigner avant d'emprunter l'avenue Daumesnil, au coin de laquelle il s'est fait déposer. Elle est déserte l'avenue Daumesnil, il arrive à la place, il est 23 heures à la pendule. Il reconnaît l'immeuble du Jap à son porche tarabiscoté, il est soulagé. Il l'avait craint détruite la baraque, depuis le temps. Un nouveau problème se pose, le code! Sapristi! Il en avait entendu parler en cabane de ces codes. De nos jours, t'en as partout! Clamait encore avant-hier un jeune prévenu. Tout de même, ici c'est un squat! Ben même les squats faut croire, râlait Lazlo. Il y a des codes, les voyous actuels savent les neutraliser, en prison le petit homme n'avait pas appris, le voilà bien emmerdé. Ainsi serait-il resté, si une femme assez jolie et sortant du squat, ne lui en avait ouvert la porte. Il entre, emprunte l'escalier de gauche, équipé d'un tapis jaune pipi.

La porte blindée du Jap a été repeinte en noir, mal repeinte, par le Jap lui-même c'est probable. Bon. Dans cinq minutes il en saurait davantage sur son avenir, si le Jap y était! Lazlo attend, écoute sans broncher. Il y a des pas derrière la porte, le cliquètement d'un trousseau de clefs. Lazlo s'empresse de sonner. Les pas s'arrêtent, un instant c'est le silence et puis une voix demande: Qui est là? C'est celle du Jap, le petit homme sauterait de joie. C'est Valach! Lazlo Valach, clame-t-il. Silence derechef de l'autre côté. C'est moi Jap, c'est bien moi, fait Lazlo en gesticulant devant l'œillet. Encore un silence, pour Lazlo interminable, avant d'être soulagé par le bruit d'ouverture de la serrure haute sécurité. On ne lésine pas là-dessus chez les receleurs. Le Jap a une drôle de tronche, une vraie bille de clown, avec des yeux très bridés, un nez riquiqui mais extrêmement pointu, des lèvres minces et humides sur de superbes fausses dents trop blanches. Il ne s'est pas arrangé le Jap, pense Lazlo. Ce visage est tellement caricatural de la fausseté, de l'avidité, de l'hypocrisie et de la trahison la plus crasse, qu'il sert son possesseur face aux naïfs qui ont tendance à penser que le receleur ne peut pas être aussi mauvais qu'il en a l'air. Lazlo sait qu'il est pire. Il s'attarde pas aux retrouvailles le Jap, droit au but.

- Ah! J'espérais ta visite. Juste là, je dois sortir, toi tu vas revenir. Demain! Le matin ce sera mieux.

- Sûrement pas mon pote, fait Lazlo et repousse fermement le Jap dans son antre, dont il referme doucement la porte.

- Désolé gars, je poireaute depuis dix ans, tu vas prendre cinq minutes pour me répondre. Tu as quel-

que chose pour moi, de la part de Schlomo. Schlomo PAZNER!

Le Jap a son air pas content, buté, rébarbatif, affreux! Cependant il fait un signe de tête affirmatif. Une onde de plaisir remue Lazlo, il l'aurait embrassé le Jap. L'autre est pas du tout d'accord.

- Pour qui tu te prends! Tu sors de ton trou bouseux et tu exiges le monde à tes pieds. J'ai pas que ça à faire. Et j'ai eu des ennuis par ta faute il y a quinze ans. T'es le mauvais cheval Valach, l'infréquentable!

Éructant de la sorte le Jap recule vers la grande pièce où, vu l'arrogance de son discours, se tient sans doute un de ses gars. De fait, un très gros garçon est debout appuyé contre une des tables pleines d'objets variés et de livres de comptes. Un petit sumo. Lourd mais lent, pas déterminé des masses, Lazlo voit ça, il empoigne le Jap par le colbac de son veston avec une violence et une vitesse foudroyantes. Le gros garçon est tenu en respect d'un regard mauvais.

- Tu me parles pas comme ça Jap. Personne n'a eu d'ennuis à cause de moi. C'est même pour ça que j'ai passé quinze piges à l'ombre, trou du cul.

- Lâche-moi! Lâche-moi tu me tues. Je m'excuse, je te demande pardon, glapit le Jap à moitié étranglé.

Se jugeant maître de la situation, Lazlo libère le receleur et lance une bourrade amicale mais virile au court sumo.

- Faut jamais s'énerver garçon, si tu veux être un bon combattant. Crois-moi! Dit-il. Le gros lard le croit, il hoche sa tête poupinie avec placidité.

Le Jap a disparu. Le voici qui rapplique, porteur

d'une grande enveloppe en papier kraft renforcé, il la donne à Lazlo.

- Voilà, c'est pour toi, de la part de ton ami, un excellent ami si je ne m'abuse. Dit le Jap, plus pressé du tout, planté dans la moquette avec toute la force de sa curiosité.

Lazlo s'écarte du curieux et entrouvre l'enveloppe. Il avise avec plaisir la liasse de billets verts, la laisse bien en place et extrait une feuille de papier sur laquelle il reconnaît la belle écriture de Schlomo.

*« Mon cher ami. Joyeux retour à ta vie. Voici, pour commencer dans la bonne humeur, une petite avance de 30.000 dollars. Pour le reste, ta part t'attend avec moi dans la cité des Anges, savoir Los Angeles, Californie, où tu peux m'appeler à ce numéro: 883 22 30. Sois discret comme tu sais l'être. La clef est celle d'un appartement au 216 du boulevard Raspail, 7<sup>e</sup> arrondissement, au 5<sup>e</sup> étage, j'en suis propriétaire sous le blaze de Serge Simon, installe-toi et téléphone-moi. Je t'embrasse comme je t'aime. Ton frère. Schlomo.*

*PS: Tu peux refiler mille dollars au Jap, je te rembourserai. »*